

De la province a la ville ou une descente aux enfers

Teresa Minhot

Universidad Nacional de Rosario

L'univers balzacien nous a légué bon nombre de principes observés dans le vécu quotidien. Parmi ces principes il y en a un qui, par sa récurrence fait figure de loi et qu'on pourrait résumer, parodiant Rousseau, en une phrase: "En province l'homme naît bon, en ville il se corrompt."

Pour les personnages de cet univers quitter la province dans le but d'aller vivre en ville, aboutit, Invariablement, ou bien à l'échec des vertus, méconnues ou baffouées par le milieu, ou bien au développement de penchants ignobles. Ainsi dans le roman "La fille aux yeux d'or" Balzac porte au paroxysme cette pensée en offrant une vision dantesque de Paris avec ses cinq cercles infernaux où évoluent les différentes sphères sociales. L'installation dans la ville surgit alors comme une véritable descente aux enfers, idée tentatrice pour plusieurs écrivains du XX^e.siècle, parmi lesquels deux, notamment, prennent volontiers la relève de Balzac. Ils sont Jean Giono et Jean Marie Gustave Le Clézio.

Le hasard a voulu qu'ils naissent tous deux dans une terre gorgée de soleil, la Provence dont l'empreinte reste ineffaçable dans leur production littéraire. Giono né à Manosque, une petite ville de la Haute Provence, y passera toute sa vie; Le Clézio vient au monde quarante-cinq ans plus tard, dans la belle Nice où il réside actuellement.mais qu'il quitte souvent pour de longs séjours en pays étrangers. Les ressemblances qui rapprochent ces deux écrivains sont frappantes:

même horreur de la guerre, des injustices sociales, du monde industriel, des grandes agglomérations, même goût pour l'errance dans des espaces solitaires en quête des voix paniques, même passion de l'écriture. Vivre, pour eux, c'est entrer pleinement en contact avec les éléments naturels et vibrer, jusqu'à l'extase, ce qui n'est nullement possible en ville, où l'on ne vit qu'en exilé. Giono quitte rarement Manosque pour se rendre à Paris, même si ses succès littéraires y réclament sa présence, il déteste d'aller dans ce qu'il appelle "cette ville de pauvreté et de médiocrité", il a toujours hâte de s'éloigner de "ce triste enfer obligatoire". Les quelques jours passés à Paris lui arrachent ces réflexions où affleure son refus viscéral de la cité:

"Rien de ce que les poètes ont chanté sur la ville ne touche ces hommes.[...] Ce ciel ne fait pas respirer. Il noie d'un seul coup les poumons comme la peur d'un gouffre. Dans cette ville où les hommes sont entassés comme si on avait râtelé une fourmilière, ce qui me frappe, me saisit et me couvre de froid mortel, c'est la viduité. Sentiment d'une avilissante solitude. Je n'ai pas l'impression qu'un seul de ces êtres humains s'occupe à des travaux naturels. Je sens tout ce à quoi la ville les oblige. Ils sont extérieurement déformés par le contact avec la cruelle matière de leur habitat".¹

Quant à Le Clézio, bien qu'il revienne souvent à sa ville natale, il ne se sent nullement attiré par les rues encombrées. Pour s'en tenir à l'écart, il voyage la plupart du temps dans les régions chères à sa sensibilité: le désert, la montagne, la forêt... bref les endroits solitaires où il puisse rester à l'écoute d'autres voix que celles des hommes. Tout comme son aîné manosquin, il éprouve le malaise de marcher au coeur des grandes villes où il sent le vertige de basculer dans un gouffre enfumé et bruyant. Il déteste ce qu'il nomme, ironiquement "ce paradis de la technique"; ses livres font un véritable leitmotiv de ce sentiment d'hostilité.

1. "Les vraies richesses" Pages 36, 37. Grasset. 1937

Il rejette avec mépris les valeurs prêchées par la société de consommation et que la ville étale impudiquement. Son indignation éclate souvent lorsqu'il dénonce la société des Marchands, les "vrais maîtres du monde moderne" incitant à une course aveugle à la productivité qui déclenche des guerres commerciales capables d'anéantir la beauté et la bonté de la race humaine. Ces tyrans qui résident dans les cités veillent à la création de nouveaux objets de désir, formule infaillible pour assujettir les autres. Les villes étant donc les premières à se laisser corrompre, en oubliant les lois naturelles, en adhérant au culte de l'argent, méritent le mépris. Et puisqu'un culte ne peut pas se passer de temples où les fidèles puissent fraterniser et renouveler leur foi, la société moderne concentre ses forces dans les cités et y érige ses propres temples: les banques, les centres commerciaux, les hypermarchés... à l'intérieur desquels on se rue, le cœur battant au rythme des hausses et des baisses des cours, convaincu, en tout cas d'atteindre le bonheur par l'achat de l'objet désiré. Ces nouvelles boîtes de Pandore provoquent la colère de Le Clézio qui se répand en invectives dans un livre intitulé "Les Géants", véritable "j'accuse" lancé contre la société contemporaine. Il y dénonce les Marchands, coupables d'incarner le mensonge commercial et les consommateurs que la publicité mensongère prend pour dupes.

"Dans les bunkers les tyrans avaient décidé que le monde ne serait peuplé que d'esclaves. Ils ont recouvert la terre de leur réseau de fils et d'ampoules électriques.[...] C'étaient eux qui avaient déclaré la guerre au monde. [...] Ils ont inventé les désirs et leurs satisfactions. Ils ont inventé le plaisir, la peur, la révolte. [...] Derrière les objets ils se cachent, derrière l'étalage des richesses, derrière les miroirs et les vitres".²

Mais si Le Clézio dénonce la société de l'argent, c'est qu'il a l'occasion

2. "Les Géants" Page 59. Gallimard 1973.

de la voir battre son plein en témoin révolté, elle fait partie de sa propre réalité quotidienne alors que Giono ne percevait que ses symptômes au cours des années trente. Seule son intuition lui permettait déjà de prophétiser sur les ravages qu'elle produirait à l'avenir. Il voyait les Parisiens se laisser prendre au piège de la machine et composer une "chaîne sans fin d'esclavage" où rien ne serait plus créé avec joie ni liberté; sa voix s'élève alors sentencieuse pour nous avertir:

"Les hommes ont créé une planète nouvelle: la planète de la misère et du malheur des corps. Ils ont déserté la terre".³

Déserté la terre, entreprendre une vie dans la prison du béton et du métal, autant dire perdre en même temps la substance de la vie et l'essence de l'humaine condition.

Par instants, le refus de la ville chez ces écrivains se fait si mimétique qu'on ne saurait de prime abord, reconnaître lequel des deux prend la parole. Marchant au milieu de la foule anonyme, ils éprouvent la même impression d'avancer dans un monde mort, de circuler au milieu de fantômes. Aucune pitié chez eux pour les gens qui, oubliant la voix du silence et des vastes horizons, se laissent hypnotiser par le bruit des machines et finissent par mener une existence de robots. La pensée que la machine, loin de libérer l'homme le rend esclave, se radicalise avec le temps dans l'esprit de ces deux Provençaux. Si pour Giono tout roule en ville selon une loi implacable et cruelle de machine, pour Le Clézio les hommes, transformés en pierre sont cassés, sans pitié, par ces omnipotentes qui tournent, craquent, dévorent et vomissent à chaque fois des lambeaux de l'espèce humaine.

"Ici la grande machine à extraire l'âme fonctionne".⁴

Nous pouvons bien imaginer les reproches adressés à ces deux farouches:

3. "Les vraies richesses". Page 51, Grasset 1937.

4. "L'extase matérielle". Page 24, Gallimard 1967.

défenseurs de la nature. On leur a récriminé de se servir des avantages de la technique, comme tout le monde, par le fait même d'appartenir à la société industrielle ou post-industrielle. Evidemment de telles remontrances mettent en évidence à quel point le message de ces deux hommes passe inaperçu en ce qu'il a d'essentiel. En effet, ils ne s'attaquent ni à la technique ni au progrès des sciences mais à l'emploi que les hommes en font. On a tout misé sur leur pouvoir, on a déposé en elles une confiance illimitée, en oubliant les lois premières, celles de la nature, qui régissent notre vie.

En lisant un journal, en 1964, Giono apprend que pendant les mois de juillet et août, plus de trois mille chiens ont été trouvés attachés à des arbres, dans les environs de Paris, seule solution pour leurs maîtres de partir en vacances "sans inconvénients". Certains ont dû être abattus, fous d'incompréhension et de souffrance, quelques-uns, sauvés de la mort par une main secourable, garderont toujours au fond de leurs yeux la peur de la trahison. La colère de l'écrivain explose alors dans un article qui finit ainsi:

"C'est peut-être parce que nous attachons nos chiens dans la forêt de Fontainebleau que nous n'irons jamais dans la Lune. Il n'est pas question de sensiblerie, il n'est question que de qualité. Nous n'aurons pas la qualité qu'il faut".⁵

Si l'événement eut lieu peu d'années après, si on cria au miracle technique en saluant le plus grand exploit du XXe. siècle, la race humaine n'a pas pour autant progressé dans le sens du coeur. Les villes ont continué à se peupler de machines, la guerre et la faim font rage, les gens se bousculent toujours dans leur course à l'objet désiré et ils abandonnent encore leur mascottes au bord des routes ou dans les bois.

Nullement attirés par des idéologies, ces deux hommes de lettres n'ont cessé de se battre, par contre, pour une écologie authentique, sans nuances

5. "Les trois arbres de Palzem". Page 159. Gallimard. 1984 .

politiques, composée de valeurs morales et d'amour vrai pour le milieu naturel. Pour eux ce milieu est doué d'une âme, d'une conscience, d'une volonté qu'il faut respecter jusqu'au sacrifice. Et puisqu'il est doué d'une âme, il peut s'établir entre lui et nous une communication qui se passe de mots, de machines, d'images artificielles et se transforme en communion. Telle est l'essence de l'expérience vécue que nous retrouvons d'un bout à l'autre de l'oeuvre gionienne ou leclézienne.

Les premiers livres de Giono évoquent l'heureux transvasement du sang et de la sève, l'extase de se sentir arbre, oiseau, nuage grâce à une porosité par laquelle chaque être se voit mêlé à tous les autres. Cependant il serait faux de penser à une vision idéale du monde. L'exaltation des espaces naturels n'exclue ni la violence ni l'hostilité de la terre contre laquelle l'homme doit se battre sans repos, aucun privilège pour celui qui a décidé de vivre les épousailles avec la nature, sauf bien sûr, celui de s'intégrer à l'harmonie cosmique.

Le Clézio, reprenant l'idée gionienne des vases communicants entre les trois règnes peut dire:

*"Je suis tout ce qui se passe sur la terre, toutes les horreurs
et tous les plaisirs".⁶*

Pour ces deux sensibles épris de silence et de sons naturels, partir loin de l'enfièvrement des espaces surpeuplés, constitue le seul moyen d'aboutir à la joie. Rien ne leur procure un plaisir aussi intense qu'une promenade en plein air, un carnet de notes à la main, aux écoutes de la rumeur cosmique où germe leur tâche de démiurges. C'est ainsi que Giono recueille la voix grondante du fleuve, les murmures multiples de la forêt, le chant des oiseaux se perdant dans la profondeur végétale, le crépitement du feu, le râle du vent, la chanson de la pluie et il en compose un livre admirable intitulé "Le Chant du monde", véritable retour aux paysages édéniques.

6. "La Fièvre" Page 82. Gallimard 1965.

Les personnages ecclésiastiques évoluent souvent dans des espaces éprouvants, mais loin des villes, ils vivent comme ils respirent, ils savent que la terre joue son jeu franc, qu'elle ne cache aucune duplicité, aucun dessein eschatologique. Par contre, en ville, les choses se passent autrement. Ayant perdu depuis longtemps le contact avec les sources naturelles, les hommes s'y trouvent dans l'incapacité de comprendre les lois supérieures ce qui les pousse à créer des lois de substitution. Les héros des romans de Le Clézio errent à la lisière de cet espace condamné, procurant se tenir éloignés de la foule afin de mieux observer les autres. Il leur arrive, bousculés par les circonstances économiques ou politiques, de partir très loin. Commence alors pour eux une longue errance initiatique dans des régions désertes ou peu fréquentées où la lumière n'est plus voilée par les dégagements de gaz carbonique, où on retrouve sa liberté et les possibilités de communier avec le monde. Si au lieu de la liberté on se heurte à la mort, elle ne vient pas de la nature mais des armes fabriquées dans les villes, par ces maîtres mêmes que Le Clézio dénonce dans "Les Géants". Lorsque c'est le contraire qui se produit et qu'on doit quitter les paysages solitaires, riches de soleil, pour s'installer dans la cité, on ne rencontre que laideur et avilissement. C'est le cas de Lalla, l'héroïne de "Désert" venue de sa petite ville, aux portes du désert africain, pour vivre à Marseille. Elle y connaîtra une autre misère, plus cruelle, plus infamante, celle des marginaux. Marseille apparaît comme un véritable univers carcéral pour des milliers d'immigrés qui, comme elle, vivent dans des taudis, "dans ces chambres obscures et froides, avec les blattes et les rats",⁷ et portent au visage les traits de la haine et du désespoir chroniques. Lalla parcourt les ruelles sordides avec la sensation de descendre "sans fin à travers tous les degrés de l'enfer, sans jamais rencontrer de fond."⁸ Nous y retrouvons encore une fois cette identification de la ville à un espace infernal. Dans l'enceinte de la ville on vit et on meurt sans laisser de traces, dévoré par l'oubli; sur le sable infini, les morts semblent continuer à vivre car la mémoire des vivants les honore, on y connaît donc une certaine

7. "Désert". Page 303. Gallimard 1980.

8. Ibidem. Page 304.

transcendance. Par contre dans la ville toute quête est vouée à l'échec, on y perd son identité.

Dans la pensée de ces auteurs seule la province préserve nos rêves du déchirement sans retour, nous fortifie dans le combat quotidien avec les éléments, bref nous permet de vivre en heureuse harmonie avec le cosmos. Elle constitue le cadre idéal pour appeler les mythes anciens à faire peau neuve, alors que les mythes nouveaux du Progrès, de la Consommation massive, du Travail de l'ouvrier sont rejetés comme de piteuses inventions sans lendemain.

Pour ce qui est du domaine du scripturaire, ces deux créateurs révèlent le même refus ou la même adoration, selon qu'ils fassent allusion à l'espace condamné ou à l'espace exalté. Ainsi lorsque l'action se déroule loin des agglomérations, l'écriture porte l'empreinte d'une poésie émouvante. Une même ivresse verbale s'empare de ces auteurs au moment de laisser fluer les émotions nées du contact avec la nature, les images d'animation et animalisation foisonnent donnant naissance à l'impression voulue et à l'effet cherché: nous engager à pénétrer dans le mystère des autres règnes. Leur écriture s'applique, à force de poésie, à nous suggérer un univers vivant, à la portée de notre cœur, à l'abri de l'artifice clinquant des villes.

A manière de conclusion, écoutons un extrait d'une chronique écrite en 1969 par Jean Giono, un an avant sa mort. Cette chronique apparaît comme un corollaire de sa vie et de sa pensée sur le thème qui nous occupe. Elle s'intitule "L'hideuse province"

Quelqu'un a dit récemment: "Ce mot hideux: la province... Hideux, c'est à dire [...] Horrible à voir, ignoble, repoussant". [...] "Il y a maintenant soixante quatorze ans que je vis en province (ce mot hideux) [...] je connais un quartier particulier dans le fin fond de la province la plus dite "hideuse"[...] à des centaines de kilomètres à la ronde il n'y a pas la moindre usine, pas le moindre moteur à explosion; l'air légèrement parfumé de lavande et de résine de pin. [...] n'a jamais été mélangé à aucun gaz d'échappement, à aucune fumée

chimique. Quand je respire, c'est une gourmandise"[...] "Me voilà donc confiné dans les vastes espaces, l'architecture des arbres, le silence.[...] Le silence! Comment en parler? On ne sait plus ce que c'est à la capitale [...]. Vos machines gueulent, vocifèrent, clament, grincent, mugissent, rugissent, chantent à tue-tête; vos usines grondent, vos Bourses glapissent, vos deux chambres éternuent sans arrêt. [...] Le silence bénéfique, le silence: le plus grand luxe du monde".⁹

9. "La chasse au bonheur" Pages 159 à 164. Gallimard 1988.

Bibliographie

- “Les vraies richesses”. Jean Giono. Paris. B.Grasset. 1937
- “Les trois arbres de Palzem”. Jean Giono. Paris. Gallimard 1984
- “La chasse au bonheur” Jean Giono. Paris. Gallimard 1988.
- “Le chant du monde”Jean Giono. Paris. Gallimard 1934
- “Que ma joie demeure”. Jean Giono. Paris. Grasset 1935
- “Regain” Jean Giono. Paris. Grasset 1930
- “Giono” Pierre Citron Paris. Seuil 1990
- “Giono” Claudine Chonez. Paris. Seuil 1956
- “Désert” J.M.G. Le Clézio. Paris. Gallimard 1980
- “L’Inconnu sur la terre” J.M.G. Le Clézio .Paris Gallimard 1978
- “La Fièvre”J.M.G. Le Clézio. Paris.Gallimard 1965
- “Les Géants”J.M.G. Le Clézio. Paris Gallimard 1973
- “Pour lire Le Clézio” Jean Onimus. Presses Universitaires de France . Paris 1994.
- “La fille aux yeux d’or”.H. de Balzac. Paris. Flammarion 1970.
- “Du Romantisme au Symbolisme. 1790- 1914”Paris. Pierre Bordas. 19821